

« Cette guerre marque la fin de 130 ans d'histoire coloniale où s'est enracinée une mentalité profondément raciste dans ce qu'on appelle les valeurs républicaines. »



DÉCOUVRIR

La porosité entre le légal et l'illégal passionne la romancière **Dominique Manotti**, qui poursuit la voie escarpée du polar politique en entraînant son héros récurrent, le commissaire Daquin, dans le Marseille de 1973 gangrené par l'influence de l'extrême droite. Entretien.

«LA GUERRE D'ALGÉRIE HANTE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE»

Dans son premier roman, « Sombre sentier », Dominique Manotti inscrivait son intrigue dans la grève de travailleurs clandestins turcs. « Nos fantastiques années fric » se déroulait sur fond de trafic d'armes. « Or noir » s'intéressait au trading du pétrole et à la fin de la French Connection. C'est peu dire que l'auteure aime plonger ses intrigues dans un contexte politique et social fort. Avec « Marseille 73 », elle retrouve le commissaire

LITTÉRATURE

Daquin dans la cité phocéenne. En 1973, la circulaire Marcellin-Fontanet qui impose un durcissement des conditions d'entrée et de séjour en France des immigrants dope les racistes de tout poil qui agissent en toute impunité. Rencontre avec une romancière qui se nourrit de son passé d'historienne et de militante syndicale.

Pourquoi le fantôme de la guerre d'Algérie hante-t-il continuellement le roman ?

La guerre d'Algérie correspond au début de mon militantisme et de ma prise de conscience. J'avais 17 ans et pendant ces deux premières années, j'ai milité autant

que j'ai pu. Comme beaucoup d'historiens, je pense que la guerre d'Algérie a marqué plus profondément la société française que la guerre de 1940. Elle marque la fin de 130 ans d'histoire coloniale où s'est enracinée une mentalité profondément raciste dans ce qu'on appelle les valeurs républicaines. L'effondrement de la réalité de la domination coloniale a enlevé l'escabeau sur lequel nous étions assis. Le colonialisme n'est plus un système actif de richesse, mais un souvenir extrêmement marquant. Le racisme anti-arabe est aujourd'hui l'héritage de cela. Dans les années 1990, lorsque j'étais prof en Seine-Saint-Denis, les flics appelaient les jeunes Beurs les Fellaghas. Je n'y avais pas fait attention à l'époque de la guerre mais quand les Français parlaient des Algériens, puisque, pour eux, ils n'existaient pas en tant que peuple, ils disaient les musulmans. Notre République laïque les a confinés dans leur religion.

Que raconte votre roman de la collusion entre les différents pouvoirs à Marseille, dans un agenda dicté par l'extrême droite ?

Au départ, Defferre (maire de la cité phocéenne de 1953 à 1986 - NDLR) n'était pas favorable à l'arrivée des pieds-noirs à Marseille. Il a tout fait pour les empêcher. Si une certaine droite, comme celle)))

DÉCOUVRIR LITTÉRATURE

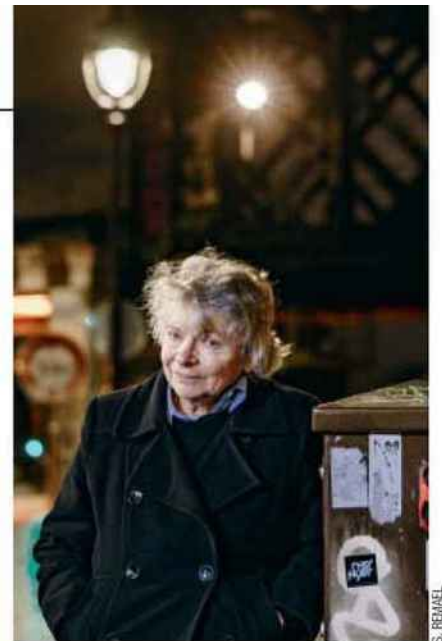
« Chateaubriand n'a jamais été ma tasse de thé. J'ai toujours aimé les écritures dépouillées, directes, claires. Le rythme est un mode de transmission, comme le vocabulaire. Et j'écris au présent, ce qui change complètement le rapport du lecteur au texte. » DOMINIQUE MANOTTI, romancière

))) de Giscard et de Poniatowski, sympathisait avec l'OAS et s'est clairement engagée sur les thèmes de l'Algérie française et de l'extrême droite, ce n'est pas son cas. Mais, une fois que les pieds-noirs ont été là, Defferre a pratiqué le clientélisme électoral en subventionnant leurs associations et en rachetant « le Méridional ». Le cas de la police marseillaise est complexe. J'ai utilisé un commissaire parisien pour avoir un regard extérieur. La fin de la guerre d'Algérie, c'est aussi le rapatriement de tous les soldats de métier et des policiers, réintégrés dans les corps de fonctionnaires en France. À Marseille, il y avait beaucoup de flics pieds-noirs qui ont voulu être en position de force. D'où une phase de liquidation des Corses dans la police. À l'époque, la police ne recherche pas les assassins d'Algériens parce qu'ils savent que la population est avec eux. Quant à la justice, elle n'en a rien à foutre. J'ai trouvé dans les archives un procureur qui essaie de faire un peu mieux que les autres. Mais, à l'époque,

seule l'extrême gauche se battait contre les assassinats d'Algériens.

Comment travaillez-vous le rythme de l'écriture ?

Nous apprenons à écrire en lisant. Chateaubriand n'a jamais été ma tasse de thé. J'ai toujours aimé les écritures assez dépouillées, directes, claires et lumineuses. Je travaille le rythme même si le lecteur ne s'en rend pas nécessairement compte. Dans une scène d'action, il va être pris par une succession de phrases très courtes, quelquefois incomplètes. J'enlève des verbes, des noms, je hache la phrase en essayant de ne pas le faire d'une façon trop systématique. Le rythme est un mode de transmission, comme le vocabulaire. Ensuite, j'écris au présent, ce qui, à mon avis, est très important. Cela vient probablement de mon passé d'historienne. Nous utilisons le présent historique qui est un mensonge total. Le présent change complètement le rapport du lecteur au texte. Au passé, le lecteur sait inconsciemment que l'auteur raconte une



S. REMAEL

histoire dont il connaît parfaitement la fin. Au présent, il découvre une histoire en train d'être écrite. Ce n'est pas le temps de la description. Du coup, je privilégie l'action et le rapport entre les gens à l'introspection. Donc, ce temps me convient très bien. Je ne suis pas une romancière qui va écrire des romans historiques sur l'amour courtois. Le présent se justifie aussi parce que c'est une histoire actuelle. Ce qu'il s'est passé en 1973 résonne aujourd'hui.

Dans quelle mesure l'orientation sexuelle du personnage principal, le commissaire Daquin, prend un tour particulier dans le contexte historique et social de ce roman ?

Dans « Sombre sentier » (« Seuil policiers »), le commissaire Daquin a 35 ans et des responsabilités importantes à Paris. Il est à son aise dans la police. Il assume totalement son homosexualité. Mais c'est une exception parisienne. Ailleurs, ce n'est absolument pas possible. Nous n'arrivons plus à imaginer la puissance et la violence de l'homophobie de l'époque. Mais, dans les années 1970, si un type se révèle être homosexuel, il est radié de la police. ★

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MICHAËL MELINARD
mmelinard@humanite.fr

MARSEILLE 73. LA GUERRE D'APRÈS

Le Front national, qui vient d'être créé, n'est encore qu'un groupuscule. Et pourtant la lepénisation des esprits bat son plein à Marseille. Il ne fait pas bon être arabe lors de cet été 1973. La guerre d'Algérie n'est pas finie pour tout le monde. Lorsque Malek Khider, 16 ans, est assassiné, l'improbable et récurrente thèse du règlement de comptes est avancée pour étouffer le meurtre. Mais Daquin, jeune commissaire parisien de 27 ans dont c'est le premier poste, ne se satisfait pas de ce mensonge. Le frère de la victime non plus. Avec une écriture incisive, Dominique Manotti éclaire les coins inexplorés de notre histoire postcoloniale en convoquant les polices marseillaises, les pieds-noirs de l'union des Français repliés d'Algérie, proche de l'OAS, le syndicat des travailleurs algériens, la justice et les médias qui ne se privent pas d'attiser le racisme. Ce beau roman, en prise avec le réel, résonne puissamment, à l'heure où des millions de manifestants demandent à la police de faire peau neuve, afin que les forces de l'ordre deviennent enfin gardiens de la paix.

« MARSEILLE 73 », DE DOMINIQUE MANOTTI. LES ARÈNES, « EQUINOX », 384 PAGES, 20 EUROS.



« À l'époque, la police ne recherche pas les assassins d'Algériens parce qu'ils savent que la population est avec eux. Quant à la justice, elle n'en a rien à foutre. »